

La miséricorde du Père retrouvant le fils perdu

Dimanche du Fils prodigue (1 Cor. 6,12-20 ; Luc 15,11-32)

Homélie prononcée par le père André le dimanche 3 mars 2024

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Après le dimanche de Zachée, il y a quinze jours, puis celui du Publicain et du Pharisien, la semaine dernière, ce dimanche du Fils prodigue nous fait avancer un peu plus dans la préparation au Grand Carême, qui va commencer dans deux semaines.

Le Fils prodigue est une des principales figures qui vont nous accompagner dans ce Carême. On peut même dire que le Carême consiste à refaire le même parcours que lui. Car notre condition, depuis que le péché est entré dans le monde et que nous avons perdu le Paradis originel, est d'être exilés loin de Dieu, esclaves du péché et de la corruption dans un monde déchu. Et c'est en partant de là que nous avons à nous convertir (nous retourner) pour retrouver la maison du Père.

Pour situer l'Évangile d'aujourd'hui dans son contexte, il faut remonter au début du chapitre 15 de Luc : « *Tous les publicains et les gens de mauvaise vie (c'est-à-dire tous ceux qui étaient condamnés comme pécheurs par les pharisiens) s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Et les pharisiens et les scribes murmuraient, disant : Cet homme accueille des gens de mauvaise vie, et mange avec eux !* » (Luc 15,1-2). C'est à leur intention que Jésus énonce alors trois paraboles : celle de la brebis perdue et retrouvée, puis celle de la pièce d'argent perdue et retrouvée, avec à chaque fois la même conclusion : « *De même, Je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance* ». Et la troisième parabole est celle du fils prodigue, lui aussi perdu et retrouvé par son père, qui ordonne alors de se réjouir : « *car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé* ».

Cette situation, dans laquelle les pharisiens se scandalisent lorsque Jésus accueille des publicains et des gens de mauvaise vie, ressemble à celle que nous avons vue il y a quinze jours, lorsque Jésus s'invitait dans la maison de Zachée, le chef des publicains. Ou à celle de dimanche dernier avec la parabole du Publicain et du Pharisien, que Jésus a dite en vue de ceux qui se croyaient justes et qui condamnaient les autres. Et à ces responsables religieux qui le contestaient, Jésus dira une autre fois : « *Je vous le dis en vérité, les publicains et les prostituées vous devanceront dans le Royaume de Dieu* ».

Il faut bien comprendre ici que si le Royaume de Dieu est ouvert aux pécheurs, ce n'est pas en raison de leurs péchés (à ce sujet, dans l'épître aux Corinthiens qui vient d'être lue, nous avons entendu la mise en garde très explicite de saint Paul contre les péchés du corps), mais c'est dans la mesure où ils se repentent. C'est justement ce que n'ont pas compris les scribes et les pharisiens qui reprochent à Jésus d'accueillir les pécheurs. S'il les accueille, c'est pour les amener au repentir et, par le repentir, les ramener dans la maison du Père.

La parabole commence ainsi : « *Un homme avait deux fils* ». Il y a donc trois personnages : le père et ses deux fils. C'est d'abord le plus jeune fils, le *fils prodigue*, qui est mis en scène : il demande sa part d'héritage avant même le décès de son père, et il dilapide tout en vivant dans la débauche dans un pays lointain ; mais il va finalement se repentir et revenir chez son père. Ensuite il y a le fils aîné, qui intervient après le retour de son jeune frère, et qui est jaloux : son comportement a aussi quelque chose à nous apprendre.

Mais le personnage central est le père, qui apparaît à la fois comme la source des biens véritables et le maître de la réconciliation et du pardon. Et le lieu central est la maison du père, la référence vraiment stable, d'où part et où revient le jeune fils.

On aura compris que l'objet principal de cette leçon est le repentir. Mais en quoi consiste le repentir ? C'est le fils prodigue qui nous aide à comprendre. Après avoir dilapidé dans la débauche tous les biens qu'il avait reçus de son père, il se trouve dans le besoin, il connaît la famine et devient esclave d'un maître impitoyable. Après l'illusion de la liberté, vient le temps d'une cruelle désillusion. Prenant conscience de son malheur, il se souvient alors de la maison de son père où il jouissait de l'abondance de ses biens. Et il *rentre en lui-même*, nous dit la parabole, il fait un retournement en lui-même, une *métanoïa*, mot grec que nous traduisons par conversion ou repentir.

Le repentir, c'est le désir de retrouver l'intimité avec Dieu dans la maison du Père. Non pas comme par devoir, mais convaincus que c'est auprès de Lui que réside le vrai bonheur. Et cela commence, comme pour le fils prodigue, par la prise de conscience de ce qu'on a perdu, de ce qui fait que notre vie n'est pas la vraie vie, la prise de conscience de la misère de notre vie loin de Dieu.

Et c'est là que la figure du père est centrale, le père de la parabole étant évidemment une image de Dieu le Père. Car s'il n'y avait pas ce Père qui attend notre retour, le repentir n'aurait pas de sens. Voilà ce que dit la parabole : « *Comme son fils était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, il courut se jeter à son cou et l'embrassa* ». Et, sans lui laisser le temps de demander pardon, « *il dit à ses serviteurs : Apportez vite la plus belle robe, et habillez-le ; mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras. Mangeons et réjouissons-nous ; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé* ».

L'image de Dieu qui nous est révélée ici est tout le contraire d'un juge sévère qui condamne et qui punit. Il apparaît comme un père aimant, compatissant, qui souffre de nous savoir en difficulté, qui attend patiemment notre retour, qui est prêt à nous pardonner, à nous recevoir et à nous faire miséricorde. Alors la vie chrétienne devient autre chose qu'une obéissance à des règles, autre chose que l'accomplissement d'un certain nombre de préceptes ou le respect de certains interdits, comme l'a cru malheureusement pour lui le fils aîné. Alors notre carême pourra prendre son vrai sens comme temps de repentir, de conversion (*métanoïa*), non pas comme une punition, mais avec confiance dans la miséricorde, c'est-à-dire dans l'amour sans limite de Dieu.

Certes, cela suppose un effort de notre part : le carême se caractérise par le jeûne, l'aumône (ou l'entraide), et une intensification de la prière, avec des offices plus longs, des prosternations... Mais ces efforts ne doivent pas être vus comme une obligation extérieure, mais comme le moyen concret de nous rapprocher de Dieu. Alors, comme le fils prodigue, nous pourrions participer à la fête, entrer dans la joie du Seigneur, dans la joie du festin éternel qui nous est préparé dans son Royaume.

Amen.